

LE PROBLÈME DE LA CROYANCE AU XX^e SIÈCLE
ET LA RELIGION DE M. LUCIEN FEBVRE,
professeur au Collège de France

Kampala, le 1^{er} as 81,
en la Nativité de Pantagruel

CHER PROVÉDITEUR-ÉDITEUR,

Comprenant votre vœu d'avoir un avis désintéressé sur les idéologies de vos marécages lointains, je me suis appliqué – le ventre sur le sable et la queue dans l'eau, ce qui représente le maximum de ma conscience professionnelle – à écouter la lecture des nombreux ouvrages que vous m'avez envoyés par le coursier de Sa Magnificence, lecture parfois monotone, vous en conviendrez, pour un macrognathe centenaire, et qui en a vu d'autres, méritoire surtout pour le fidèle Anagnoste attaché à ma personne et pour l'avancement mérité duquel je vous serais bien reconnaissant de chuchoter un mot à Sadite Magnificence.

Ah ! si je suivais mon vieil instinct saurien, j'aimerais à vous parler du livre d'Henri Estienne, ou de *La Seille aux bourriers*, et plus encore de ces curieux ouvrages de M. des Periers sur la Cymbale du Monde et de M. Rabelais sur les Faits et Dicts Héroïques du Noble Pantagruel, et de son Père (son nom m'échappe en ce moment), qui ont fait les délices de mes siestes sur l'arène. Mais il en sera autrement puisque vous le désirez. Vous voulez bien m'informer que l'ouvrage de M. Febvre qui s'intitule : *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle et la Religion de Rabelais*, a eu un succès prodigieux en vos régions déshéritées, et que personne ou quasiment n'ose mettre en doute ses conclusions. « Ce qui apparut particulièrement, m'écrivîtes-vous, dans tous les articles qui viennent d'être publiés sur Rabelais au cours de cette année du Centenaire. Ils témoignent tous, directement ou le plus souvent indirectement, de l'emprise qu'exerce M. Lucien Febvre sur les esprits. Elle est d'autant plus grande qu'elle n'est pas toujours visible ou avouée. Et l'hommage du pillage est plus significatif que celui de la citation. » Vous voulez bien à ce propos me signaler la coupure [ou plutôt la rognure¹], que vous aviez jointe à l'envoi, et au lu de laquelle j'ai pu me rendre compte qu'en effet dans ce journal corporatif des

1. Traduction imparfaite, mais le sens est clair : le T^{re} Satrape veut désigner une coupure de presse. Nous nous excusons auprès du lecteur d'ajouter quelques notes à une Lettre de si Haute Provenance. Mais, étant donné le système de transmission et de transcription (cf. n° 5-6 p. 110), étant donné le décalage entre le point de vue du T^{re} Satrape et celui de l'*Europaus erectus*, étant donnés aussi les préjugés de ce dernier concernant les références chiffrées, nous avons cru devoir venir en aide à l'initié. Toutefois, comme il se doit, les notes de l'éminent Auteur seront identifiées comme telles. (H. R.)

coiffeurs, je suppose, une sorte de Rongeur Littéraire grignotait M. Rabelais jusqu'à le réduire à une douceâtre purée de « vérités candides, nullement révolutionnaires ou impies, vérités de bon sens et de bon cœur » parfaitement « orthodoxes » (comme votre langage dit si bizarrement pour désigner ce que est con-tourné²) et « humaines » (je serais ici assez d'accord³). Or toute cette marmelade est simplement remâchée du livre febvrielle : mais lorsqu'on la présente comme un purgatif expulseur de légendes, on nomme tous les laxatifs Stapfériens, Faguettards, Francistes, Thibaudéistes, mais point du tout celui-là. D'une façon plus générale, ce pauvre petit rongeur représente fort bien la vulgarisation de ce qu'on peut appeler d'après M. Rabelais, l'interprétation « agélaste » : trêve de bouffonneries, ce savant ami des cardingaux était le dernier des emmerdeurs et tous les rongeurs qui se respectent avec lui.

Votre lettre, cher Provéditeur-Éditeur, avait aussi l'amabilité de me signaler « l'autorité particulière dont jouit M. Febvre parmi les historiens et sa situation éminente de Directeur de l'*Encyclopédie française* ». À parler crocodilement, comme j'entends mal le sens de ces mots, et de ces jouissances qui doivent correspondre à des superstitions encore en suétude chez vos concitoyens arriérés, je ne saurais en tenir compte le moins du monde. Et c'est sans doute d'ailleurs ce que vous avez escompté, pensant qu'il serait intéressant pour le Collège d'enregistrer les réactions d'un vieux Crocodile victorien, à qui rien de ce qui est humain ne peut être autre chose qu'étranger.

COUP DE CYMBALE

Or, au risque de vous effrayer, vous dirais-je que je n'ai pas trouvé si humains les ouvrages de M. Febvre et même que j'ai parfois goûté dans leur mordant, qui n'était pas fait pour me déplaire, une certaine force quasi-crocodilienne ? Malheureusement, comme on me disait que le disait un de vos sorciers, Descartes, ce n'est pas assez d'avoir bonnes dents mais le principal est de les appliquer bien. Ce qui est particulièrement net quand vous saisissez certaines proies, cher Provéditeur-Éditeur, par un membre trop fragile : il casse et elles vous échappent.

C'est un peu ce qui est arrivé à votre sorcier febvrielle quand il a voulu saisir M. Rabelais : il a mordu à côté. Mais on ne saurait en dire autant de son livre sur M. des Périers. Tous les membres du Collège se doivent de le dévorer jusqu'à l'os et au-delà. À ceux

2. Traduction approximative. Sa Transcendance veut dire littéralement : « ce qui tourne avec ». Cf. *Voyez, voyez la Machin' tourner...*

3. L'éminent Optimate, qui, on le sait, réprouve l'emploi du mot « bête », emploie plutôt, comme on a pu le remarquer, le mot *humain* en ce sens légèrement péjoratif. Il y aurait donc ici peut-être de sa part une légère erreur d'interprétation (mais si peu importante) sur la « pensée » de M. Maurice Rat.

qui n'ont pas lu la Cymbale du Monde, il donne envie de la lire. À ceux qui l'ont lue, il donnera envie de la relire et de la relire. Avec une prudence consommée, il s'efforce de ne retenir que ce qui est vraiment sûr dans la mystérieuse histoire ou absence d'histoire de M. Bonaventure des Périers. Et ces obscurités, ces silences, ces néants valent mille romans. Quant au commentaire sur le petit livre, qui est le plus audacieux de tous les livres, il est très masticable. Il apporte vraiment beaucoup à la compréhension de cette œuvre énigmatique et passionnante.

Mais il n'apporte pas assez. D'abord parce que M. Febvre n'applique pas jusqu'au bout sa méthode qui est, semble-t-il, celle de ce que vous appelez les histoires, ensuite parce qu'il n'applique qu'elle.

Il ne l'applique pas jusqu'au bout dans l'élucidation du IV^e dialogue entre deux chiens qui parlent, Hylactor et Pamphagus. Qui sont ces chiens ? Abel Lefranc a répondu : ce sont MM. Bonaventure et François, qui discutent de la mythologie religieuse et de l'utilité de se taire ou de parler devant la multitude. M. Febvre admet bien le thème, d'ailleurs évident, du dialogue ; il fait allusion à l'identification proposée, mais il se dérobe, quant à sa valeur. Pourtant, il y avait là un travail de son ressort : dire enfin qui est Pamphagus. Ce nom qu'on retrouve dans les vers latins de M. du Bellay (*Tumulus Pamphagi medici*) que vous avez eu l'excellente idée de m'adresser, dans *La Seille aux bourriers* en des poèmes attribués à M. Béroalde de Verville..., appellerait des recherches du genre de celles que M. Febvre a si bien conduites sur les poètes latins de Lyon.

Ce nom relativement connu au XVI^e siècle a représenté quelque chose pour les contemporains : quoi ? Symbole ayant recouvert plusieurs personnages ? sobriquet ? M. Bernier, me dites-vous, nie que ce soit M. Rabelais. Qui alors ? Avec ses bibliothèques et ses anciens élèves, M. Febvre a des moyens d'investigation dont je n'ai même pas idée en ce pays du Victoria-Nyanza.

Mais ce dont j'ai bien idée, c'est que la méthode febvrienne est amputante. Dès qu'il n'est plus soutenu par le Document, l'esprit de M. Febvre donne l'impression de s'affaiblir. Sa belle découverte a été de montrer que M. des Périers a lu à travers les réfutations originales les attaques de M. Celse contre ce que vous appelez « christianisme » en vos langues imprécises et peu évoluées, et cette découverte éclaire beaucoup : mais dès qu'il s'éloigne de cet éclairage-là, M. Febvre voit moins bien⁴. Son plus grand éloge de la Cymbale est d'y proclamer « une transfusion de l'esprit celsique dans notre

4. Et même l'obsession de l'Origénigénèse finit par faire perdre à M. Lucien Febvre le sens des proportions. Ainsi quand il explique le titre : *Cymbalum mundi*. Tous les *thesaurus* et lexiques, au sens figuré du mot *cymbalum*, rappellent que, d'après Pliny le Vieux, Tibère appelait ainsi un membre de l'Institut du nom d'Apion, louangeur à gages qui se prenait au sérieux. Or M. Lucien Febvre a découvert qu'Origène dans le *Contra Celsum* cite un traité de Josèphe le Juif intitulé *Contre Apion*. D'où... Mais : des Périers avait-il besoin de lire d'abord Origène pour découvrir la préface d'un livre aussi répandu au XVI^e siècle

littérature⁵ » : est-ce la joie de la découverte qui égare M. Febvre ? Du moins n'a-t-il pas l'air de se rendre compte que cet hommage est un abaissement, et qu'il y a infiniment plus dans ce petit livre que dans toute la hargne rageuse du dernier des païens. Sans doute est-il probable (et encore, on ne le sait) qu'elle a donné à l'autre l'idée de l'écrire ; on peut même imaginer (disons imaginer) qu'un homme de la Renaissance en son Archéolâtrie ait reçu un choc à découvrir que la Vénérable Antiquité était aussi antichrétienne (excusez ce mot) : mais à entendre la différence de ton entre les deux, et surtout à saisir l'incommensurable différence de portée, on pourrait autant que l'hypothèse febvrière d'une transfusion, admettre cette autre : M. des Périers a songé à faire ce que M. Celse avait manqué. Car l'ébauche celsique est, du moins dans ce qu'en laisse voir M. Origène, un peu grotesque, un peu bornée et surtout dénuée de tout recul pataphysique.

M. Febvre, qui est professeur, professe bien que M. des Périers a une « valeur littéraire », comme on dit en vos paludes séquanais, bien supérieure à celle de M. Celse. Mais quant aux idées il en va différemment, et nous touchons là à la plus curieuse des croyances que vos ethnographes pourraient étudier en la personne de M. Febvre, et qui est peut-être à la base de sa « religion », pour reprendre ce mot confus⁶, à la base en tous cas de son livre sur M. Rabelais : cette croyance pourrait se résumer en ces mots : « Nous avons trouvé mieux. Mais nos pères ni nos grands-pères n'avaient encore rien trouvé⁷. » Croyance réconfortante, il faut bien le dire, quoique anticrocodilienne au possible, puisqu'on n'a nul besoin de réconforter, mais seulement, comme c'est de première évidence, de mordre.

Ce réconfort toutefois amène le Réconforté à prendre une attitude volontiers protectrice et un tantinet condescendante avec les bonshommes dont il traite. Même avec M. des Périers dont il fait constamment le plus bel et le plus éloquent éloge. Il ne peut s'empêcher de lui coller, en don de joyeuse hypothèse d'ailleurs, quelques

que les *Histoires naturelles* ? On pourrait plus vraisemblablement soutenir l'inverse, et qu'à l'aide d'un quelconque doxographe il ait passé de Plin à Origène via Apion... En tout cas, M. Febvre se noie dans cette discussion de détail, et oublie qu'au delà de l'anecdote ce titre prend tout son sens par un évident rapprochement avec la très célèbre formule de saint Paul, chère à Lefèvre d'Étaples : « Si je parlais les langues des anges et des hommes, et que je n'aie point la charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. » (*I Corinth.*, 13.). L'option est claire. (Note de J. H. S.)

5. Page 131.

6. Ce mot, on ne l'ignore pas, n'a aucun équivalent dans le langage crocodilien, que le T^r Satrape juge à bon droit supérieur.

7. Citation que le T^r Satrape fait de la page 129 d'*Origène et Des Périers*. Il s'agit en réalité de l'évhémérisme que M. Febvre considère comme une « pauvre invention » et ne nous procurant plus de joie (*sic*). Il croit, en effet, que pour les hommes modernes il n'est plus nécessaire de s'efforcer à penser que les dieux ne sont que des hommes déguisés. Par exemple, qu'un Professeur au Collège de France...

vertus bien laudativement péjoratives: c'est un homme «doux...», «rêveur...», «discret...», «Français tempéré...», «moralisant...», «tendre...», «désabusé...». On lit même: «ingénuité⁸». Victor de Laprade ? disait mon Anagnoste: mais il exagérait, car épars ces traits font moins d'effet que rassemblés. De même il nous est expliqué que l'influence – encore un de vos mots humains, et dont abusent M. Febvre et ses pareils – l'influence de M. Dolet dut déterminer la conversion de M. des Périers au paganisme. «Pure» supposition. Et pourquoi cette supposition ? Parce qu'avant d'être en rapport avec cet imprimeur M. des Périers avait rédigé la table des mots hébreux dans la Bible protestante d'Olivétan. Curieuse inférence. On peut aussi bien supposer le contraire. Quelqu'un qui sera capable d'écrire la *Cymbale du monde* et qui sait l'hébreu, peut réfléchir en lisant la Bible autant qu'en lisant Celse, il peut réfléchir en écoutant les réformés, en les voyant vivre; il a pu se joindre à eux par curiosité autant que par conviction; ou par nécessité alimentaire. Nul n'en sait rien. Et il est beaucoup plus vraisemblable que l'auteur d'un livre sis aux extrêmes de l'extrême ait eu une influence sur le fantasque M. Dolet, que l'inverse. Tout cela dépend précisément de l'hypothèse morale: pour M. Febvre l'impétueux doit l'emporter sur le doux.

Or il invoque lui-même «le plus ancien texte que nous possédions sur les achristes de la Renaissance»: la lettre qu'Antoine Fumée, conseiller au Parlement de Paris, adressa en 1542 à Calvin. «Ils ont à cœur, nous résume-t-on, un amour tout italien de la *virtù*, de la gloire, de la maîtrise personnelle de l'individu. Ils sont prompts à lever l'épée.» Ils veulent vivre et jouir. «Des *philosophoi* ? Non, des *philozooi*.» Ce portrait est polémique, mais au lieu de lui opposer un poète guimauvieux, ne vaudrait-il pas mieux se rappeler les belles et initiales résolutions de ne point faire d'hypothèses... et quelles hypothèses ! M. Febvre déduit étrangement les qualités morales qu'il a décrétées; on croirait tout soudain qu'il ne comprend plus rien aux textes qu'il explique. Il vient y insérer un «accent humain des critiques sociales» qui appartient très notoirement à un intellectuel du xx^e siècle; il en arrive même à faire observer que, si M. des Périers ne reproche pas au christianisme d'être une doctrine de douceur, c'est qu'il est lui-même un doux ! Il y a peut-être trois cents autres hypothèses, dont la première est qu'il trouvait du haut de sa *virtù* – supérieure à celle des flambards – la question négligeable... Car, à lire la *Cymbale*, on mesure ce qu'il a fallu de force et de maîtrise totale de soi pour l'écrire, sans pathos ni indignation boursoufflée, sans revendication clabaudante, sans aucune mythologie se substituant à celle qu'on sape (un vrai tour de FORCE, celui-là !) et en conservant pour devise, ne l'oublions pas :

Bene vivere et latari.

8. Ingénu, le Cymbaliste ? ou celui qui croit à cette ingénuité ? (Note du T^r Satrape.)

RABELAIS ET LES RELIGIONS DU XX^e SIÈCLE

Que ces réserves ne vous trompent point, cher Provéditeur-Éditeur; si je les développe ainsi, c'est parce que le livre de M. Febvre est tellement séduisant que les Auditeurs Apparents de notre Collège pourraient s'y laisser prendre, et que d'autre part il est néanmoins de toute urgence qu'ils s'en repaissent attentivement⁹.

Ces réserves permettront aussi de voir la parenté secrète qu'il y a entre ce livre excellent et l'autre, qui concerne M. Rabelais. En apparence, l'antithèse est forte: de ces deux esprits qu'un Henri Estienne, et tant d'autres avec lui, paraît-il, ont accouplé comme également subversifs et crocodiliens, l'un reçoit la palme de la Libre Pensée et l'autre un Prix de Catéchisme avec un accessit d'Humanités.

Par ces expressions je me mets un peu au niveau des primitifs de vos bords. Ces êtres superstitieux, comme M. Febvre le premier, croient puérilement à l'existence d'entités féroces et grotesques se livrant une guerre éternelle: elles sont divisées en deux camps toujours les mêmes sous des noms différents, et avec des réversibilités curieuses selon que les sauvages adorent celles d'un camp ou celles de l'autre: le « Bien », par exemple, et d'après les meilleurs témoignages, le « Progrès », se trouvent toujours dans le camp adoré, quel qu'il soit, jamais dans le camp détesté – ce qui est incompréhensible à un point-de-morsure un tant soit peu macrosaurien, où il conste que le bon doit être pourchassé et mordu. À ces fétichismes étranges, les sorciers comme M. Febvre surajoutent d'autres croyances encore plus gratuites et non moins insensées: ils compliquent leur religion à l'extrême en considérant que le changement de nom de ces divinités humaines, au sens plein du mot, surtout si le changement se fait d'un siècle à l'autre, a une importance première et les transforme complètement: ainsi pour eux, croire en Dieu ou croire au Progrès, ou croire à la Méthode, est radicalement différent¹⁰.

On ne peut comprendre une attitude aussi peu explicable qu'en la comparant à celle des bipèdes qui m'entourent ici et qui croient que leurs tribus sont sans partie aliquote commune parce que les uns s'intitulent « caméléons », les autres « salamandres »; ceux de Kampala, vous le savez, se disent crocodiles, ce qui est bien ingénu, mais part d'un bon naturel. Encore ces Afres sont-ils moins rétrogrades sur ce point que vos malheureux compatriotes. Car ils essaient de mettre une sorte de vérité puérile dans ces prétentions mythiques en s'affublant d'ornements qui les traduisent et même en acclimatant en eux

9. Lucien Febvre, *Origène et Des Périers, l'énigme du Cymbalum mundi*, 144 pages, Librairie E. Droz, 200 francs. Le livre est relativement difficile à trouver à Paris. Le dépositaire des éd. Droz en France est la librairie E. Giard, 2 rue Royale, à Lille. On le trouve aussi chez notre Minotaure.

10. Et c'est M. Febvre qui commente la Cymbale ! (Note du T^m Satrape.)

les qualités de leurs idéaux animaux. Tandis que d'après tous les renseignements qui sont venus jusqu'à mon fleuve, il semble bien que rien, rigoureusement rien, ni dans l'habitat, ni dans les mœurs, ni dans le vêtement, ni dans la nourriture, ni dans la morsure, ni même dans l'humanité ne distingue chez vos primitifs les appartenances aux totems. De bons observateurs scientifiques m'ont dit, et je n'ai aucune raison de douter de leur témoignage, que des sectateurs du Progrès et des adorateurs de la Tradition, que des initiés à des cultes féroces générateurs des plus intéressants massacres, et des illuminés croyant aux dieux abstraits du Juste ou du Beau, sont impossibles à distinguer quand on les regarde ou les flaire même attentivement ; bien plus, et c'est là que toutes bornes sont dépassées et qu'on arrive à peine à mesurer le degré de déchéance où en sont ces êtres inférieurs, les mêmes individus croient à des divinités contradictoires suivant l'heure et le lieu où ils se trouvent, suivant le nombre et la chaleur de ceux qui les entourent, etc., tombés ainsi bien au-dessous des animaux, au niveau même des plantes dont tous les mouvements et opinions, vous le savez, sont purs tropismes.

Il était nécessaire de préciser ces faits pittoresques pour déterminer crocodilement la Religion de M. Lucien Febvre telle qu'elle se dégage de son livre sur le XVI^e siècle. Elle y apparaît beaucoup plus clairement que dans le livre sur la Cymbale. Car dans ce dernier, M. Febvre ne peut s'empêcher de croire que l'auteur communie aux mêmes Dogmes et Sacrements que lui – moins bien et moins parfaitement cela va sans dire – mais quand même fraternellement. Tandis qu'en ce qui concerne M. Rabelais, rien de pareil : M. Febvre va pourfendre et se poser en s'opposant. Or j'ai déjà observé, cher Provéditeur-Éditeur, que les Dogmes ne se définissent bien que par l'anathème.

Ici le cas se complique ou plutôt se dédouble. Car cet ouvrage contient deux anathèmes majeurs et qui ne sont guère en rapport l'un avec l'autre. L'un, comme vous me le signaliez vous-même en m'adressant les pages de *La Pensée secrète de Rabelais*, vise un des congénères de l'intéressé, M. Abel Lefranc, qui hante les mêmes tanières et officie dans des sorcelleries identiques. Même après une audition très attentive, il est fort difficile – j'entends bien au point d'ouïe qui nous intéresse ici – de distinguer ce qui les sépare et la cause *profonde* de leur débat, car tous deux croient aux mêmes Mythes et aux mêmes Rites, et tous deux sont, comme il est inévitable, aussi contradictoires et puérils dans l'application de leurs croyances ; ils devraient donc se sentir des esprits jumeaux, et le problème vaut d'être posé. En second lieu, ce premier anathème bizarre étant fulminé contre M. Abel Lefranc, M. Febvre s'en prend soudain à l'objet même des contestations, c'est-à-dire à M. François Rabelais, et il a beau dire qu'il « l'aime », qu'il le trouve « génial » et même qu'il écrit « très bien », on sent nettement qu'au fond il le met encore plus bas que M. Lefranc et le considère comme un pauvre type. Ici le problème est plus clair – en apparence – parce que le bouillant anathématisé a défini

que Rabelais appartenait à une autre religion que la sienne, ce en quoi il n'a peut-être point tort.

Séparons donc les condamnations et tâchons de nous les expliquer. Commentons par le plus difficile : M. Abel Lefranc. Oui, ces deux « professeurs au Collège de France », comme ils s'intitulent, je crois, ont exactement les mêmes *credo* : il y a d'abord le Progrès, la Libre Pensée et la Laïcité, et sur le même plan la Science¹¹. C'est dans les mythes humains le décalque exact de la Sainte Trinité : le Progrès est le Père, parce qu'il engendre, la Libre-Pensée-Laïcité est le Verbe (avec ses deux natures en une personne), qui est éternellement engendré par le Père, et la Science est le Saint Esprit qui procède du Père ou du Fils, et qui est leur émanation substantielle, leur raison d'être, si ce mot relatif peut s'appliquer à ces réalités transcendantes. Je ne soulignerai pas combien ce simple exemple démontre ce que j'énonçais sur l'unité du phénomène religieux chez vos peuplades de la Zone Subarctique.

Malgré cette unité intrinsèque, mise en valeur par les *Euphorismes* de Julien Torma, on peut toutefois concevoir que deux sectes de sorciers se querellent pour de simples questions de mots qui peuvent recouvrir des rivalités de clientèle : Science contre Saint Esprit, ou Matérialisme historique contre Empirisme organisateur, que sais-je ? Mais dans le cas de nos deux Maîtres de France, on ne voit pas. Ils professent et pratiquent tous deux la même religion de la Science, avec d'ailleurs les mêmes écarts d'imagination.

Pourtant ce dernier trait qui selon la doctrine de notre Collège devrait les unir, les sépare. M. Lefranc soutient que, sous des apparences bouffonnes – pas plus bouffonnes, à dire vrai et crocodilement, que celles d'un Professeur au Collège de France – M. Rabelais était secrètement un grand athée. Ce qui signifie dans votre langage bizarre et imparfait qu'il aurait cru au même Dieu que M. Abel Lefranc et que M. Lucien Febvre (c'est en soi assez choquant). Et ce dernier d'éclater : impossible !

Voilà tout le différend. Assez inexplicable : pourquoi ces deux grands pontifs ne se mettaient-ils pas d'accord ? D'autant que toute cette discussion ne repose exactement sur rien. Il est clair pour qui a lu M. Rabelais qu'il n'appartient pas à cette religion-là. Et c'est peut-être ce qui met en fureur M. Febvre à la fois contre l'un et l'autre. En même temps, il lui est facile de prouver que le commentateur rival s'est trompé.

Il excelle en effet dans la recherche doxographique sur les individus. Pour réfuter Abel Lefranc qui voyait – très sommairement d'ailleurs – en des poèmes de Vulteius ou Visagier des accusations d'athéisme dirigées contre M. Rabelais, il fait une brillante analyse de textes, il évoque le milieu littéraire lyonnais, il découvre avec une perspicacité infaillible les orages intimes de ces « Apollons de Collège », qui n'avaient jamais été si

11. Il s'agit là d'une conception très primitive de la Science, car ils ignorent que « la Pataphysique est la Science ».

bien étudiés même peut-être par leurs contemporains lecteurs de vers latins, ni en tous cas si bien compris ! Et il démontre d'une façon convaincante que les diatribes *Sur un singe de Lucien* visent M. Dolet, non M. Rabelais. Il fouille le sujet si bien qu'on croirait y être¹², et on ne doit déplorer qu'une omission, celle d'une citation à laquelle il n'ose (même en latin-braveur), se résoudre, mais que je ne vous cèlerai pas, cher Provéditeur-Éditeur, car dans la tisaneuse lecture que vous m'infligeâtes des *Inscriptions* de Visagier de Reims (ou plutôt de Vandy, à deux pas de Roche où fut écrite la *Saison en enfer*), je n'ai pas tellement trouvé de traits qui méritent de figurer aux Épiphanies, autant que cette pentamétrique apostrophe du poète à un trop indiscret Rabella (lib. I, f° 6 r°) :

Scire cupis quam sit mentula longa mihi.

Mise à part cette mensuration, nous savons tout de ces néo-virgiles et on ne peut s'empêcher de remarquer combien M. Febvre est plus à l'aise pour analyser leurs « idées » et leurs sentiments que pour traiter de M. Rabelais. Il est là dans son vrai domaine. Que n'y reste-t-il, il y ferait de bon travail et des monographies piquantes comme celle-là. Hélas, il prétend beaucoup plus, et même se croit tenu, lui « un historien des idées », de manifester « quelque pudeur de paraître si familier avec ces pauvres écrits » (page 85).

Il semble bien que ce soit cette découverte qui l'ait mis en train contre son frère en religion. Voyant que M. Lefranc s'était matériellement trompé sur Visagier, il a continué l'enquête avec soupçon et a dévoilé l'erreur partout. Lui, spécialiste du XVI^e siècle, était ainsi amené à prendre à partie le grand spécialiste du XVI^e siècle et à démontrer qu'il avait commis « le péché des péchés, le péché irrémissible entre tous » (page 6) contre une divinité obscure et confuse, issue de la Science par voie d'Émanation comme un éon et qu'il appelle l'Histoire. Cette expression est caractéristique sous sa plume de la hantise religieuse qui domine son éthique : fuir le péché d'*anachronisme*. Remarquons qu'il n'accuse point (si furieux qu'il soit) M. Lefranc de l'avoir fait sciemment. Mais ce n'en est presque que plus grave.

Il démontre que M. Rabelais n'était pas athée, les textes invoqués par M. Lefranc n'étant pas convaincants, et d'ailleurs qu'il ne pouvait pas l'être, parce que (et c'est la

12. Le livre de M. Febvre a valu à Visagier, Bourbon et C^{ie}, outre le T^r Satrape, un nouveau lecteur en la personne de M. Marcel de Grève (« La Substantifique Mouëlle », dans *François Rabelais 4^e centen.*, Droz 1953). Il admet la démonstration de M. Febvre mais n'en tire pas les mêmes conclusions. Dans le silence des poètes lyonnais sur l'œuvre de Rabelais, leur ami, il voit un signe. « Le silence est une attitude. » Louer est impossible à cause de la répression ; se taire est un hommage prouvant que ces poètes appé-
taient et goûtaient la substantifique moelle. Quelle était-elle ? Ici apparaît un embarras très instructif :
« Ces idées sont-elles à préciser ? Étaient-elles précises dans l'esprit des contemporains ? Il semble bien que non. » M. de Grève s'est trouvé soudain au centre du problème, mais il ne l'a pas compris, faute d'éducation pataphysique.

partie la plus originale de la thèse) le XVI^e siècle n'était pas mûr pour la libre pensée. C'est aussi sans doute la partie qui a dû le plus impressionner les grêles aborigènes de vos plats pays. Il est de fait que M. Febvre y déploie une érudition prodigieuse ; on dirait qu'il a tout lu et qu'il est devenu un « abysme de Science », et d'autre part que son Esprit de Synthèse plane sans effort sur les eaux tourbillonnantes de l'océan des paperasses.

Voire. Mais pour un vieux crocodile victorien, n'est-ce pas ? ces notions n'ont pas grand sens. Et je ne vois nettement qu'une chose c'est qu'en postulant sa méthode notre collectionneur d'idées commet lui-même un bel anachronisme. Sur quoi, en effet repose son raisonnement ? Sur une induction : pour savoir si M. Rabelais était capable d'athéisme, on va examiner si au XVI^e siècle, du moins dans ce qui nous en reste, nous pouvons constater des précipités d'athéisme. Vous voyez l'anachronisme ! Supposer qu'au XVI^e siècle, l'athéisme, comme au XX^e, doive se manifester par des professions de foi (excusez l'expression !) et plus particulièrement imprimées, afin que les historiens puissent les consulter et les discuter ! C'est assez drôle. C'est exactement le cercle vicieux du syllogisme où, pour prouver que Socrate est mortel, on le présuppose en affirmant ou en constatant par induction (le cas de Socrate y étant compris) que tous les hommes le sont.

D'ailleurs, M. Febvre se dément lui-même par son livre précité sur la Cymbale, où il admet un athée caractérisé, et où – sans aucun document à l'appui d'ailleurs – il suppose même que cet athée devait bien avoir des confidents et faire partie d'un cénacle quelconque.

Je le demande. Pourquoi deux poids et deux mesures ? Ce n'est pas juste. M. des Périers sort de cette histoire, c'est le cas de le dire, avec l'air beaucoup plus intelligent que Rabelais. Et pourtant ! Ne pourrait-on appliquer au petit livre tintinnabulant le moule érasméen ? Pourquoi pas ? Peut-être quelque érudit suisse l'a-t-il déjà fait que ça ne m'étonnerait pas. La pensée de M. Érasme est souple, audacieuse et prudente à la fois, avec tout de même un fond de scepticisme qu'on oublie un peu trop depuis quelques années au profit de l'« évangelisme », pour pouvoir expliquer la Cymbale sans trop la cabosser. Et le tour serait joué. Il n'y aurait plus d'exception¹³.

Cette différence de traitement est donc à étudier¹⁴.

Quand il reconstitue l'histoire de M. des Périers, M. Febvre accepte de se mettre à sa place. Trop et pas assez. Trop parce qu'il tend à en faire un sectateur de la religion

13. M. Verdun L. Saunier, sans être suisse, l'a esquissé (*Tbéâtre de Marguerite de Navarre*). En deux mots il identifie le chien Hylactor à l'aboyeur Étienne Dolet et Pamphagus à Des Périers : leur colloque serait évangélique. Mais il ne dit pas comment.

14. « La contradiction ne les frappait pas », page 488, dit M. Febvre en parlant des hommes du XVI^e siècle. (Note du T^{re} Satrape.)

rationaliste qu'il pratique lui-même avec conviction. Pas assez, parce que par phobie du sacrilège anachronisme, il essaie de se séparer de son héros, comme nous l'avons vu, d'une part en le montrant guimauve et un peu grisâtre (alors que notre historien se conçoit lui-même comme net et rigoureux, clair comme une lame, on le voit jusqu'en son style), et d'autre part, en précisant bien que nous sommes, en notre ^{xx}^e siècle, beaucoup plus avancés : M. des Périers n'en était encore qu'à l'Ancien Testament de cette religion, ou tout au plus à Jean-Baptiste. Précurseurs, comme vous êtes précieux pour nous avantager.

Mais ce sont-là des trompe-l'œil. Même quand on dit que les gens ont une autre mentalité – par exemple Rabelais et le reste du ^{xvi}^e siècle – il faut bien encore se mettre à leur place dès qu'on parle de leur « pensée » ; il faut bien penser leur pensée, essayer de comprendre comment ils expliquaient, si bien que M. Febvre peut avoir la claire impression qu'il n'a pas traité M. des Périers autrement que M. Rabelais : il ne se rend pas compte que dans le second cas il s'est efforcé de le faire moins intelligemment (à sa propre échelle) que dans le premier. Mais qui est capable de saisir, même au ^{xx}^e siècle, de telles nuances sur soi-même ? Dans ce second cas, M. Febvre s'est évertué à avoir une autre mentalité que la sienne : mais c'était encore lui qui essayait de comprendre les problèmes à la place de Rabelais. On ne comprend que pour soi. L'anachronisme psychologique est inévitable ; il ne tient ni à M. Febvre, ni à M. Lévy-Brühl, ni à M. Bachelard, ni à personne de le supprimer. Bien mieux : il est la base même de l'Histoire telle que l'envisagent vos congénères. Nous autres ne faisons pas tant d'histoires, on mord.

C'est bien aussi ce qu'essaie de faire M. Febvre. Il veut mordre M. Abel Lefranc, à cause de ses anachronismes, et en même temps, il mord M. Rabelais. Il en veut au premier de son péché, et le second lui paraît moins intelligent que M. des Périers parce que ce dernier a été assez fin pour ne pas susciter d'Abel Lefranc. On sent dans le premier livre un effort pour apprécier et dans l'autre un effort pour déprécier. Mais ce second effort est beaucoup plus maladroit. Vous citerai-je des exemples ?

HENRI ESTIENNE ET LE MYSTÈRE DES FICHES

Voulant prouver, contre M. Lefranc, qu'« athée » n'était au ^{xvi}^e siècle qu'une injure sans fondement, il est obligé d'en venir à discuter le passage très-circonstancié du *Traité préparatif* où M. Henri Estienne attaque M. Rabelais. Il l'expédie vite : rancœurs de famille d'une part, rancœurs confessionnelles de l'autre, Rabelais « jette des pierres », dans un jardin où l'on avait espéré le voir venir ; métaphore « amusante » (*sic*, page 148) ; le texte est minimisé. Et dans un beau mouvement polémique, M. Febvre enchaîne : « Or qu'est-ce qui termine, qu'est-ce qui couronne ce chapitre ? » Les

exécutés qui suivent serviront de critère pour mesurer la portée de la condamnation qui nous intéresse. Il y a d'abord Sébastien Castellion, qu'Estienne attaque pour sa traduction de la Bible parce qu'il la juge grotesque et par là dangereuse : mais « il ne va pas jusqu'à le traiter d'athée » ajoute-t-on scientifiquement. Non, c'est un autre qui le fera, et dans une comédie, etc. ... qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec Estienne. Mais ne piétinons point, de grâce, quel est le « mécréant » qui reste pour la bonne bouche ? Guillaume Postel ! et la chute de M. Febvre est jolie car il a consacré trente pages plus haut une étincelante monographie à cet écrivain mystique et illuminé. Postel, un athée !

Ah ! cher Provéditeur-Éditeur, que vous avez eu raison de m'adresser le *Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote* car j'eusse été tenté de croire M. Febvre sur parole, surtout après une fin-en-morsure si réussie. Or quand on lit M. Estienne, on fait de curieuses découvertes. D'abord, il a l'air de prendre le mot « athée » en un sens assez précisé : peu avant de parler de Rabelais, il conte l'épouvantable mort de Pierre Strozzi, au siège de Thionville le 20 juin 1558, qui a refusé tout secours religieux en indiquant bien, au scandale général, qu'il ne mourait que pour le Roi et non pas pour Dieu. Une note de l'édition moderne que vous m'avez transmise, rapproche de ce passage d'autres récits de cette mort plus détaillés encore dans les *Mémoires* de Vieilleville et les *Grands capitaines* de Brantôme. Pour un siècle où l'athéisme était impensable, voilà un athée très « XIX^e siècle », presque conventionnel¹⁵... Et M. Estienne associe ensuite, comme on sait, Des Périers à Rabelais ; puis on arrive à l'énormité : Guillaume Postel ! Et l'on découvre... que l'illustre imprimeur ne le qualifie nullement d'athée (après une telle vérification on s'aperçoit que M. Febvre n'avait point employé le mot d'athée, mais ceux de « mécréant, impie et criminel au premier chef » – toutefois le mouvement rhétorique était si vif et si pressant qu'on n'y regardait pas de trop près) ; il ne le qualifie point de « mécréant » non plus mais de « resveux », de visionnaire (c'était fort exact), d'idiot dangereux qui par ses extravagances faisait le plus grand tort à l'idée religieuse : il le compare à Mahomet...

Il n'y a pas là, chez M. Febvre, étincelle de mauvaise foi, ni même d'ignorance. Il faut plutôt supposer un effet des rites barbares auxquels sont encore astreints vos souverains poncifs. On nous a conté que toute leur Science pour être valable doit figurer sur des petits objets blancs, plats et inodores. À la différence des hosties qu'emploient d'autres de vos sorciers, ces objets ne sont pas comestibles. Mais comme elles, ils passent pour transmettre la divinité. Et de même que c'est le prêtre qui fait toute la valeur de l'hostie en la consacrant, de même c'est l'historien qui multiplie la Présence Réelle de la Science en confectionnant ses fiches. Naturellement il ne note que ce qui

15. Il est curieux de constater que M. Febvre fait allusion à cette mort de P. Strozzi, dans son livre sur M. des Périers. (Note du T^h Satrape.)

l'intéresse et comme cela l'intéresse ; ensuite lorsque, longtemps après, il se communit avec la fiche, il a oublié le reste ; et retrouvant la Science à son image et à sa ressemblance, il croit naïvement qu'Elle l'a effectivement créé *ad imaginem et similitudinem suam*.

C'est un effet analogue de la Présence Réelle qui a dû produire l'affirmation fantastique : « Quelle année Rabelais était-il né ? Il l'ignorait » (page 429). On ajoute pour Luther : « ON hésite. » Mais pour Rabelais¹⁶, l'anachronisme psychologique fondamental, dont je parlais, deviendrait de la télépathie si l'on ne soupçonnait le Mystère de la Transsubstantiation des Fiches.

Au surplus, en avançant dans cet ouvrage, qui, vous le voyez, cher Provéditeur-Éditeur, nous renseigne autant et mieux sur le ^{xx}e siècle que sur le ^{xvi}e siècle, on perçoit peu à peu que la Synthèse est un rite sacrificiel beaucoup moins onéreux qu'on aurait pu croire. On imagine des lectures immenses et détaillées ; le temps d'Henri Estienne est loin : ne commettons pas d'anachronisme. À diverses reprises, l'auteur se plaint de manquer d'études générales, de compilations répertoriées, de dictionnaires spécialisés. Il n'y a même pas une bonne étude sur l'Amour à travers les âges. C'est grâce à ces instruments divinatoires qu'on fait (osons le mot dont ils ne se doutent pas) de la Pataphysique.

Celle de M. Febvre est assez simpliste malgré les nuages de poudre érudite et pape-rassière qu'elle jette aux cils. Le dernier tiers du livre, consacré à l'« histoire des idées » est fort curieux à examiner d'abord à cause du caractère essentiellement pataphysique de ces salades de l'à-peu-près – où l'on peut dire presque tout et le contraire¹⁷ – ensuite à cause de la méthode de M. Febvre, extrêmement primitive. Ainsi que je le laissais entendre, il était plus adroit avec les Apollons de Collège, quand il ne forçait pas son talent.

Cette méthode fait partie de la mythologie religieuse que nous étudions. Elle est subordonnée au Dogme du Progrès : l'homme du ^{xvi}e siècle est antérieur à la Pentecôte scientifique, il « n'a pas la raison formée de la même façon » que nous. Son « outillage mental » est insuffisant. Pas de philosophie à la page, pas de sciences qui sont les soutiens de l'athéisme, donc pas d'athéisme possible.

16. Nous ignorons la date de sa naissance. Mais il n'a jamais exprimé le moindre doute là-dessus et l'oracle de M. Febvre se présente sans référence aucune.

17. Les contresens les plus évidents et les pataquès abondent en ces pages d'historiettes citées comme preuves. Exemples : page 431, le malheureux Francion de Sorel qui geint de marcher au son de la cloche ; page 430, Th. Platter qui ne peut garantir « l'époque exacte » des événements de sa vie... : cela prouve qu'au ^{xvi}e siècle on n'avait pas la même notion du temps qu'aujourd'hui ! Mieux encore, page 424 : l'histoire d'un secrétaire des Comptes qui, menacé de 50 × 100 coups de bâton, réplique : « Comment 5 000 coups de bâton ? » Et Tallemant, qui narre, d'admirer la déformation professionnelle. Et M. Febvre de croire qu'il admire « l'impossible calcul ». Parce qu'au ^{xvii}e siècle, n'est-ce pas, la Raison n'est pas encore, etc., etc. C'est, en naïveté, beaucoup plus fort que Lévy-Brühl.

L'OUTILLAGE MENTAL AU XVI^e SIÈCLE

Il n'est pas question de reprendre toute l'argumentation. Ce qui nous intéresse ici, en pataphysiciens et dans une étude sur la pataphysique rabelaisienne, c'est son examen de l'outillage mental en philosophie et plus particulièrement concernant le langage. Il y a des « mots qui manquent ». Impossible donc d'émettre certaines idées. Impossible de faire une critique de l'idée de Dieu. Armé, suppose-t-on, de glossaires du XVI^e, M. Febvre assomme son lecteur d'évidences. Il « manque » : absolu, relatif, abstrait, concret, confus, complexe, adéquat, virtuel, insoluble, intentionnel, primitif, sensitif, transcendantal, causalité, concept, critère, etc. (page 385). On se doute que M. Febvre ne croit pas plaisanter... On pourrait lui faire remarquer que leurs instruments divinatoires sont faussés, que Rabelais emploie « abstrait » dans le poème à la Royne de Navarre, que ces gens n'avaient d'ailleurs pas réel besoin de ces mots en français, puisque jusqu'aux *Méditations métaphysiques* incluses, on préférera employer le latin... Prout ! M. Febvre fait feu des quatre pattes : pendant que nous rêvassons, il en est à : Théisme, Panthéisme, Matérialisme, Naturalisme, Fatalisme, Optimisme, Scepticisme, Stoïcisme, Quiétisme, Puritanisme, ... qui « manquent » !... Mais ce n'est rien : ces indigents n'ont pas (« et pour cause » nous précise-t-il !) les mots : observatoire, télescope, lentille, microscope, baromètre, thermomètre, moteur, attraction, orbite, parabole (?), constellation, nébuleuse¹⁸... M. Febvre ne se sent plus. Et il omet d'ailleurs : les Quanta, l'Expansion, le Cyclotron et la Néantisation, ainsi que plusieurs autres...

Soyons justes, il a tout prévu : « Qu'on n'aille pas me dire, ils avaient le latin. » Et là, cela devient tout à fait stupéfiant : on croirait que M. Febvre a perdu tout contrôle de sa Science, ou de ses fiches, ou de ses travaux de seconde main. *Absolutus* ? « N'a pas d'emploi philosophique. » *Relativus* ? « N'a guère qu'un sens grammatical. » Or, si mon Anagnoste ouvre les *Exercitationes exotériques* de M. J.-C. Scaliger, que vous m'aviez adressées pour mes contrôles ; s'il cherche en ce livre un peu tortu, où les manchettes marginales indiquent quand il faut rire (*Ludit*), ou quand il s'agit de simples politesses (*Urban.*), ou de subtilités graduées (*Subtil.*, *Subtiliss.*), etc., s'il cherche le chapitre *Quid intellectus* (CCCVII), où il est précisément question de M. Rabelais, il me lit à la première ligne une allusion aux *absoluta* et aux *relativa*, et rien n'indique que ce soit une opposition neuve et qu'il faille expliquer. — On pourrait trouver bizarre qu'un « historien des idées » oublie que nulle part chez les modernes la transcendance n'est mieux définie que dans Denys le Pseudo-Aréopagite, cher à Sa Magnificence. Que toute la philosophie du Moyen Âge est une philosophie de la causalité, la plus abstraitement définie, et du concept (une certaine Querelle des universaux)... Que les virtualités y sont de

18. L'éminent Optimate cite textuellement l'« édition revue », page 387.

consommation surabondante, comme aux festins de Dame Entéléchie, Royne de la Quinte... Que les insolubles, en logique, sont depuis longtemps, presque trop résolus... Qu'il est dangereux de parler de ce qu'on ignore, etc.

Mais que lui importe ? Il est sûr d'avoir raison, grâce à la Science, contre toute cette racaille qui « assouvit son primitivisme encore exigeant » (page 489). Que nous importe ? Nous n'avons pas, au Collège, à opposer une histoire à la sienne, mais à étudier la religion et l'outillage mental qu'elle implique. Or leur caractère essentiel apparaît maintenant avec clarté. De même que dans la mythologie d'en face, Dieu crée un monde où il sait que sera le péché et, solution élégante, croit-il, sa Rédemption, mais que cela ne l'empêche point d'interdire ce péché pourtant inévitable, de même l'Histoire crée un monde qui ne vit et ne s'anime que par l'anachronisme, mais cela ne l'empêche point de l'interdire comme un péché. C'est le prohibé qui est fécond : et il y aurait là-dessus beaucoup à dire.

M. Febvre est donc innocent, autant que M. Lefranc.

Il le sait d'ailleurs. Et sa religion lui permet ici un raffinement analogue à celui du fétichisme qui professe hautement son imperfection et la fragilité de l'humaine nature, avec le Saint abandon à la Bonté Divine. M. Febvre se sait faillible : il professe la relativité de la science historique. Mais grâce à cette clause, son culte peut représenter – suivant la fiction convenue – l'absolue vérité. *Multi transibunt sed augebitur scientia*. Invulnérable ainsi.

QUE PENSAIT RABELAIS ?

RABELAIS PENSAIT-IL ?

Moyennant cette réserve, il se permet de nous tracer un portrait de la véritable « pensée » de Rabelais. Envisagé synthétiquement, il « s'obstinait encore [*sic*] à organiser sa pensée autour de l'ancien schéma : Dieu comme principe, Dieu comme fin. Entre ce principe et cette fin, toutes choses et tous esprits soigneusement ordonnés » (page 411). D'ailleurs, pour « secouer le joug », il aurait fallu des « raisons » (*bis*) : 1^o historiques, 2^o scientifiques : or Rabelais n'en avait pas et nul ne pouvait en avoir alors (page 492). Pour le reste « il philosophait tout bonnement avec Aristote » (page 310) en s'intéressant par ci par là à l'actualité, faisant allusion au luthéranisme naissant mais sans aller jusqu'à en adopter nettement les idées¹⁹. Il représentait surtout (nous voyons

19. Voir là-dessus un chapitre assez confus (pages 292-308). Méthode : on prend des phrases de Rabelais et on essaie de les retrouver dans les sermons de Luther. Question : saint Paul n'est-il pas la source commune ? La plupart de ces « rapprochements » concernent des banalités fort traditionnelles. Saint Paul était non seulement cité abondamment par Thomas d'Aquin, Scot et leurs épigones, mais lu par les clercs et même, faut-il le rappeler ? dans l'immense majorité des offices de la messe. C'est ce que me fait pertinemment observer mon Anagnoste.

jusqu'ici en Uganda de ces « représentants » qui semblent un accessoire peu négligeable de votre société moderne mais c'est encore un anachronisme), il représentait surtout la pensée de M. Érasme, en plus mince et sans doute en plus modéré (pages 329-360), philosophie gréco-chrétienne hardie peut-être pour l'époque, mais fort prudente. Une seule réserve, formulée de façon fort discrète et un peu équivoque : quand M. Febvre affirme que Rabelais n'était pas athée et ne pouvait l'être, il indique plusieurs fois que c'était particulièrement vrai en 1532 ; la date de 1530 fait même à ce propos une vague apparition sans qu'on sache bien si à cette époque là Rabelais aurait été autorisé à l'athéisme. On a l'impression qu'on lui aurait alors permis bien plus de choses, et que les contemporains détracteurs de sa damnable attitude visaient par là tout en parlant de *Pantagruel*... Mais n'exagérons rien ; quand, page 492, M. Febvre affirme apodictiquement qu'il n'y avait pas de raisons d'être incrédule, c'est de tout « un siècle qui veut croire » qu'il parle avec insistance.

Nous autres macrosauriens, cher Provéditeur-Éditeur, nous éprouvons les plus grandes difficultés à nous imaginer et même (si ce mot a vraiment un sens) à concevoir (nous disons plutôt mordre) qu'un siècle, qui est une durée de temps, puisse vouloir quelque chose, autre que s'écouler. Et nous considérons une telle idéologie comme se rattachant aux mythologies les plus humaines. Mais nous n'avons pas sur le temps les mêmes idées que vous. Et il nous est impossible de saisir ce qu'entend M. Febvre par la pensée d'un siècle. Ces moyennes signifient elles quoi que ce soit ? Il commence par nous dire que les hommes ont des mentalités différentes jusqu'à n'avoir pas la même raison à toutes les époques : j'en suis convaincu d'autant mieux que je suis impartial dans ce débat et ne puis qu'être frappé de la confusion de la pensée humaine (sauf pataphysique) par rapport à la pensée crocodilienne. Mais à partir du moment où on admet cette diversité, il faut admettre jusqu'au bout et, suivant la Science des Exceptions, admettre que la règle n'est formée que d'exceptions : seules les exceptions existent, comme le soutenait, d'après mon Anagnoste, M. d'Occam ; la règle, la moyenne, la pensée générale n'est qu'un *flatu vocis*, aussi bien quand les individus s'y réfèrent, que quand l'observateur prétend la décrire.

Dans ce cas, me dira-t-on, la pensée de M. Rabelais, elle, est bien quelque chose. Je n'en sais rien. Et je sais bien que personne n'en sait rien – en dehors de ce qu'il a dit lui-même. Pourquoi le répéter autrement, et mal ?

C'est pour obéir à la déité. Les prêtres de l'Histoire doivent condamner tous les êtres à se faire découper en tranches taillées sur le même modèle, susceptibles d'être rangées dans les classeurs, pour les offrir en sacrifice à cette idole barbare et risible.

Et si M. Rabelais n'était pas *coupable* ?

Il faut, en effet, ici poser une question préalable. On cherche la philosophie de M. Rabelais, on affirme qu'il est athée patenté comme M. des Périers ; ou bien on le nie. On parle de profession de foi. En une langue involuée, on ne dit même pas profession de non-foi : mais caractéristiquement la même locution sert pour le croyant et pour son contraire, qui ne l'est donc pas. On arrive même par l'entraînement des lectures, à la faire s'échapper des soixante-quatre dents d'un crocodile victorien... Mais tout cela a-t-il seulement un sens ? Foi ? Montrez donc. Pis encore : profession ? Il serait curieux de la voir de près. On parlait febvrilement de « raisons » et avec insistance, mais il s'agirait avant tout de savoir si M. Rabelais avait, selon les prescriptions de telle religion des XIX^e et XX^e siècles, à se payer de raisons !

Poser ces questions à n'importe quel lecteur des *Faicts et Dicts héroïques*, c'est déjà le jeter dans un monde nouveau et qui n'a rien à voir avec ces magasins généraux de la pensée, dont vos peuplades font parade et où toutes fioles sont, nous dit-on, étiquetées et toutes denrées ensachées.

Et faute de répondre à ces questions, on postule à l'avance l'essentiel de la conclusion, à un point-de-touche tant soit peu crocodilien : car l'essentiel n'est pas de savoir si M. Rabelais était ou non athée, mais s'il est hors de cette alternative ou non. C'est un peu comme si l'on demandait à moi Lutembi, si je suis athée ou non !... Et si l'on m'accuse de crocodilomorphisme, je rétorquerai que l'on peut faire bien pis : on peut supposer, par exemple, qu'un homme du XVI^e siècle ait dû, pour être athée, avoir, comme un du XX^e, des « raisons historiques et scientifiques » (page 492) ; on peut, par exemple plus révélateur encore, pauvrement imaginer que l'Architriclin de Pantagruel, dès lors qu'il ne s'alignait pas sur la prétendue supériorité affirmée par vos mythologies scientifiques, se contentait modestement de penser ce qu'un Intellectuel parisien *croit* penser présentement quand il fait abstraction de son admirable culture critique – opération qu'il effectue cependant grâce à elle et par le secours d'une vaste érudition.

Ce n'est pas moi qui l'invente après une audition attentive des cinq Livres, mais bien des maraulx sophistes de vos bords l'ont reproché à M. Rabelais : il n'a pas de philosophie. Cela dérouta vos botanistes d'idées. Et il faut convenir que c'est gênant pour votre histoire naturelle : où classer cet ornithorynque dans les collections ? Très visiblement il se garde de se laisser enfermer. Vieille prévention de qui a connu ce que vos sorciers appellent la « clôture conventuelle » ? Voire. L'absence de toute contrainte de ce genre à Thélème n'a pas qu'une signification extérieure et mondaine. C'est pourquoi il est avec tout le monde, surabondamment, et il n'est avec personne. Il expose les opinions avec toute leur vraisemblance, en s'y mettant de tout cœur : généreusement même, il leur verse une rasade de vraisemblance en trop, de telle sorte qu'elles n'aillent jamais tout à fait droit. Car quand on va droit on ne va qu'à un seul endroit, et c'est bien restrictif.

LES GAMINERIES DE RABELAIS

Il y a un mot febrile bien caractéristique de la psychologie de son auteur : *Les gamineries de Rabelais*. Employé par un savant qui s'occupe de choses importantes et sérieuses, ou du moins le croit, ce titre de chapitre, on le sent, est fait pour minimiser une camelote peu idéologique. Il traduit l'agacement de l'agélaste, qui cherche philosophie et professions de foi. Et par là, involontairement, il exprime excellemment la façon de M. Rabelais.

« Pourquoi Frère Jean a-t-il si beau nez ? – Parce que ainsi Dieu l'a voulu, lequel nous fait en telle forme et fin selon son divin arbitre que fait un potier ses vaisseaux. » Y aurait-il des interprètes pour soutenir que cette admirable gravité du bonhomme Grandgousier exprime la profondeur du paulinisme, de l'aristotélisme ou même du scotisme rabelaisiens, et qu'elle annonce l'inscription bacbucienne : « Toutes choses se meuvent vers leur fin »²⁰ ? Cette gravité est en effet admirable pataphysiquement.

Elle ne l'est pas moins au *Quart livre* (chapitre 38) quand M. Rabelais, défendant avec âpreté le caractère historique, critique et véridique de son récit de la Guerre des Andouilles, apporte à l'incrédulité de nos seigneureries deux pages de preuves extravagamment objectives et ajoute sentencieusement : « Cessez pourtant ici plus vous trupher et croyez qu'il n'est rien si vray que l'Évangile. » Certes, la profession de foi est exemplaire, sa formulation est théologiquement inattaquable, la sincérité (si l'on compare les folles histoires contées à la noble simplicité de l'Évangile) tout à fait évidente. Qui pourtant oserait ici se méprendre sur la nature de cette sincérité²¹ ? Son rôle est tellement clair qu'elle ne peut même être qualifiée d'insincère. Et Messieurs les sorbonistes contemporains n'étaient pas si humains que de ne le point voir. Pourtant, M. Rabelais ne put s'empêcher de maintenir une formule si parfaitement réussie d'intégrale Pataphysique.

Voyez encore, cher Provéditeur-Éditeur, comme il traite de la notion ridicule et si humaine, elle aussi, d'« immortalité » – comme si l'immortalité des crocodiles n'était pas la seule qui soit bien établie, pataphysiquement s'entend. Le cas vaut d'être regardé de près. Car en cet endroit du *Quart livre* (chapitre 27), M. Rabelais parle de la mort du Seigneur de Langey, qui fut, d'après ses dires, mieux pour lui qu'un protecteur. Il n'a point hésité auparavant à se lancer dans une de ses étourdissantes dissertations antiquo-fantastiques, où la référence émoustille : cette fois, c'est sur les prodiges pré-

20. Hélas ! le T^r Satrape, à Kampala, ne pouvait se rendre compte, avec le lot d'ouvrages envoyés à son Anagnoste, du caractère déplacé d'une pareille question : est-il besoin de préciser au lecteur européen qu'à notre connaissance – sauf peut-être un Edmond Jaloux (qui ne cite d'ailleurs pas ce trait) dans sa remarquable *Histoire de la littérature* (XVI^e siècle) éditée chez Cailler – il n'y a pas un interprète qui ne trouve cette admirable gravité insoupçonnable.

21. En fait, là encore, l'éminent Optimate ne peut se rendre compte que la méprise est universelle.

curseurs de la discession des héros ; mais il laisse imprécis les cataclysmes dont il fut témoin lors de cette mort, ou du moins il fait entendre qu'ils concernaient l'œuvre diplomatique et militaire du « preux et docte chevalier » (et peut-être aussi ses amis et protégés). Et voilà Frère Jean qui met les pieds, comme vous dites, dans la platitude : « Je pensais en penserois que ces héros fussent immortels comme beaux anges. » Chose qui devrait être ahurissante, Pantagruel n'abonde pas du tout en son sens. Et malgré la réserve qu'a soudain prise le propos de façon unique dans cette œuvre, le sage « grand et petit bonhomet » entreprend un discours significatif sur l'opinion des stoïciens qui n'admettaient aucune immortalité personnelle et mieux encore sur celle des poètes qui nient celle, non point des beaux anges, mais des semi-dieux, nymphes, satyres, héros, etc. M. Rabelais tient visiblement à montrer qu'une telle opinion a de très hauts répondants, outre le révérendissime Macrobie qui l'a auparavant exposée. Après une vingtaine de lignes là-dessus, sur une réflexion de Frère Jean, Pantagruel se range à une opinion plus scolastique ; en deux lignes, les *âmes intellectuelles* sont immortelles. « Toutes foyes » (c'est le mot qu'il emploie), à cette *profession-éclair* de Pantagruel est rattachée l'étrange et magnifique histoire de Plutarque, où l'on entend crier dans la nuit : « Le Grand Pan est mort. » Qu'est-ce à dire ? se demandera le lecteur soucieux de définir la « position » du roi Pantagruel. Au premier abord, ce semblerait une exception dramatique à l'immortalité. Mais voilà qu'en fin du récit, le bon géant s'avise d'interpréter ce conte païen comme un symbole de la désolation du monde à la mort du surnommé Christ. « C'est le bon Pan, le grand pasteur, qui, comme atteste le bergier passionné Corydon, non seulement a en amour et affection ses brebis, mais aussi ses bergiers. » Bon, c'est autre chose, dira le lecteur ; mais où en sommes-nous avec l'exception à l'immortalité des âmes intellectuelles ? Et que vient faire Corydon là-dedans²², en un curieux mélange ? M. Rabelais ne dit-il pas le contraire de ce qu'il voulait dire ? Ou voulait-il dire que ledit Christ était mortel ? Non pourtant : le discours de Pantagruel est sans équivoque ; son émotion est réelle. Cette absence d'équivoque est ici gênante pour la suite des idées. Or voici le bouquet : effectivement Pantagruel pleure : « Nous veismes les larmes découler de ses œilz grosses comme œufz d'austruche. Je me donne à Dieu » (le fait-il exprès ?) « si j'en mens d'un seul mot ». Cette fois, le lecteur est complètement entortillé. Et la « profession » aussi. Il n'est que de lire.

Ces exemples n'ont rien de rare. Il y a aussi les nombreuses plaisanteries indécentes sur les choses saintes, dont celles qui ont été invoquées par M. Abel Lefranc. Mais son adversaire febrile a rappelé qu'on sait maintenant leur provenance traditionnelle et moyen-âgeuse : elles n'ont rien d'antireligieux, ni même d'anticléricale... On les

22. Dans la *II^e Églogue*, qui a inspiré le titre et l'« esprit » d'un célèbre ouvrage de propagande, Virgile fait dire à Corydon : « Pan a soin des brebis et des maîtres des brebis. » Et quels maîtres !

retrouve, d'après M. Febvre qui semble bien informé, quand on fréquente « familièrement quelques compagnies d'ecclésiastiques » ou des « dîners de curé dans la vieille France » ; c'est peut-être aller un peu loin que de parler d'« esprit professionnel » (page 182). Mais bast ! Actuelles ou médiévales, ces facéties n'en sont pas moins très curieuses. Qu'elles aient coexisté avec l'orthodoxie, voilà qui nous rassure un peu, nous autres du fleuve, sur les capacités des animaux à deux pattes. Ils pourraient donc abriter en leur tête débile un commencement d'ambivalence ou de multivalence ? Une telle attitude a une importance pataphysique qui doit nous retenir ; et elle nous éclaire sur la Pataphysique de la Croyance. Il est à remarquer d'ailleurs que les religions les plus modernes, d'après ce que j'ai pu recueillir, tendent à la réprimer beaucoup plus strictement que les anciennes. Ainsi, on n'en voit pas trace dans la religion de MM. Febvre et Lefranc.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que M. Rabelais s'y soit prodigieusement intéressé et lui ait donné une inflexion bien à lui, que les identificateurs hâtifs, en se pressant de reconnaître le passé, n'ont pas su bien voir. Au surplus, il n'a rien de l'athée, ni même, réellement, de l'anticlérical. Le voltairianisme et le combisme, ces fétichismes de commande, ont faussé ce que l'humanité tolérât d'esprit à vos concitoyens disgraciés. M. Rabelais aime Frère Jean, il se réjouit largement de voir moines se ruer en cuisine ; rien d'amer en ses plaisanteries sur la vie cléricale ; il s'épanouit au spectacle de ses contradictions... Il remarque même que le culte des Décrétales amène aussi bien que le Pantagruélisme au *mépris des choses fortuites* !... Quelle erreur de parler de satire ! Quant à son athéisme secret, c'est un non-sens. Il ne prenait pas ces choses assez au tragique, ni même assez au sérieux, pour se donner la peine d'être athée. C'est peut-être ce que ne comprend point M. Febvre, qui se donne tant de peine, lui, pour avoir une religion et la défendre : à un autre point de morsure, c'est manque d'évolution.

LE SENTIMENT DES CONTEMPORAINS

On alléguera la lettre à Salignac, où l'excellent Pantagruéliste dénonce l'athéisme de M. Jules-César Scaliger. Mais : 1^o il parlait à cet « humaniste » (M. Érasme, ce dit-on) le langage qui lui revenait – sans qu'il y ait là d'hypocrisie : on n'a point en quatre pages à dire tout ce qu'on pense, si cette expression a un sens, à un étranger, surtout à une sommité littéraire qu'on se doit de révéler pour les meilleures raisons – , 2^o en traitant ainsi cet ennemi de M. Érasme, il indiquait fort lumineusement une prise polémique sur lui, suspect à beaucoup, prise bien conforme aux mœurs du temps et commode pour contraindre à la prudence un énergumène (c'en était un).

Au fond, M. A. Lefranc s'est laissé prendre au langage des adversaires de M. Rabelais. MM. Calvin, Putherbe, les Estienne et autres saisissaient fort bien que cet homme

étrange était d'un tout autre bord qu'eux. Lequel ? Ils avaient du mal à le dire. Et dans leur simplisme, ils étaient tentés de traduire en le situant religieusement à leur opposé. Cependant, qu'on relise leurs attaques : plus clairvoyants que M. Lefranc, ils sentent obscurément ce qu'a d'inadéquat cette désignation d'athée. Ils essaient d'exprimer leur trouble d'esprits dogmatiques devant cette impossibilité à réfuter par thèses et argumentations. On dirait bien qu'ils soupçonnent que cela va beaucoup plus loin que l'athéisme proprement dit, beaucoup plus loin que l'impiété cataloguée, beaucoup plus loin que le scepticisme philosophique (dont on se joue au *Tiers livre*), beaucoup plus loin que la satire agressive (presque inexistante), beaucoup plus loin que les négations froides et passionnées de « ce meschant Lucrèce²³ ». Le mot d'athéisme est un pis-aller pour eux : M. Febvre a soupçonné cette inadéquation, mais ne l'a pas comprise.

De même quand il se débarrasse de la pensée de M. Rabelais en alléguant (page 259) que seules intéressent l'historien les idées « mises dans le domaine public » par ses œuvres, quand il dit : « J'ignore » cette pensée personnelle, quand il dit : « Parlons sérieusement », il manque peut-être, paradoxe amusant, à sa propre Méthode sacro-sainte. Car a-t-il le droit d'ignorer ce que les contemporains ont senti, même vaguement, sans bien savoir l'exprimer, impuissance toute naturelle pour des esprits captifs des nécessités de la polémique la plus violente ? N'est-il pas frappant que, malgré ces nécessités, ils aient eu l'intuition de quelque chose de « malaisé à voir » (H. Estienne), qui débordait leurs systèmes et leurs catégories ?

M. Febvre aurait dû d'autant mieux s'en apercevoir qu'il est lui aussi dans la même situation qu'eux et dans le même embarras. Il sent bien que M. Rabelais n'est pas de son bord. Que lui manque-t-il ? « Une forte méthode scientifique » (page 499). Comme c'est vrai ! Comme le sentiment de M. Febvre est profondément juste. Et comme il a raison de rejeter M. Rabelais hors de son orthodoxie ! Mais pour ce faire, il lui attribue celle d'en face.

Ainsi nos deux grands Augures du Collège d'En Face sont-ils d'accord sur le fond comme sur la méthode : mais cela ne les empêche pas d'être en désaccord. Et je suis parvenu au terme de ma plus difficile analyse d'ethnographie religieuse.

23. M. Henri Estienne compare M. Rabelais à M. Lucrèce dans le *Traité préparatif*. On voit que l'imprudent M. Febvre (page 287) a tort d'affirmer qu'on n'a « jamais » parlé de M. Lucrèce à propos de M. Rabelais : décidément la mise en fiches de ce *Traité*, comme on l'a vu plus haut, laissait à désirer. De même que celle de M. Plattard qui n'a point relevé le nom de M. Lucrèce dans les cinq Livres, parce qu'il n'y est pas, mais a omis de relever les allusions à l'atomisme, ce qui permet à M. Febvre d'affirmer brutalement : « Il n'est pas question d'atomisme dans Rabelais » (page 287). Toutefois est-il licite, cher Provéditeur-Éditeur, de parler ainsi du très-haut Sacrement de la Fiche, sans risquer l'anathème ?

LES DIRES DE RABELAIS

Peut-être qu'un lecteur de M. Febvre vous objectera, cher Provéditeur-Éditeur, que son livre prouve aussi la religion de M. Rabelais par les textes. Cela également est intéressant à considérer. D'abord, M. Febvre est assez fin pour remarquer: «Les textes sont bien pauvres» (page 307). Ensuite, il n'est pas de lui de ne pas sacrifier une fois de plus à sa sauvage Déité: il découpe tous les propos religieux, les fichifie et après opère la synthèse. Or cette méthode conviendrait très bien à l'étude de la religion de M. Febvre, mais se trouve complètement inefficace dans le cas de M. Rabelais. Notons toutefois combien il serait abusif d'attribuer à M. Febvre les citations qu'il fait de Visagier ou de Dolet même lorsqu'il lui arrive de leur être apparemment favorable! Et pourtant, dans le roman, ce sont les propos de Gargantua ou de Pantagruel qu'il cite pour définir la religion de M. Rabelais. Bien mieux, il ne cite point Panurge pourtant Tourangeau de Chinon et châtelain de Salmigondin comme Alcofribas lui-même! Il ne cite point Frère Jean. Il ne cite point M. Rabelais! Celui-là, on sait pourquoi: il ne parle pas sérieusement, «on peut arguer ses textes de boniment» (page 286) et il faut s'en méfier. Un Historien ne peut pas le prendre au mot: de quoi aurait-il l'air? Frère Jean et Panurge? Presque aussi suspects (il n'ose tout de même pas dire, et c'est tout à son honneur, que ce sont des satires, révérence parler). Mais les Rois, parlez-m'en: voilà du sérieux. C'est fréquentation d'Historien.

Parlons-en. D'abord le résultat de ce découpage et du ravaudage qui s'en suit est une sorte d'habit d'Arlequin, invraisemblable damier de pauvretés et de lieux communs, d'un ennui mortel (pages 259-286). À quel travesti mène la meilleure méthode historique! M. Rabelais savait beaucoup mieux y faire. Il n'en mettait que de petites doses, et jouant habilement des contrastes. Mais on ne lit pas de l'Histoire pour s'amuser. En second lieu, il savait bien comment doivent parler les Rois et les Pères: gravement. De quoi voulez-vous que parlent ceux qui ont à se faire obéir, sinon des Dieux et des Idéaux? On sent que M. Rabelais aime à prendre la voix de basse de la majesté – oh! sans burlesque. Cela n'empêche pas qu'il les traite avec la même désinvolture que les autres, non obstant leur taille même. Voyez Grandgousier ci-dessus. Aussi les dévots ne lui ont su aucun gré de ce «Credo des Géants»: ils avaient bien l'impression que cela ne l'engageait pas beaucoup. N'est-il pas bizarre qu'on répète sur tous les tons que M. Rabelais est descriptif, réaliste, historique, sauf précisément et uniquement en ce qui concerne «les idées de son temps»: alors ce ne sont plus des descriptions ou des chroniques, encore moins des facéties, ce sont des professions de foi personnelle, même s'il les fait exprimer par d'autres. Tous les cuisiniers d'histoire littéraire ont un flair merveilleux pour sentir le moment où l'Architriclin de Pantagruel devient grave

et parle comme tel. M. Febvre en est. Il va jusqu'à utiliser, sans autre examen, la *Pantagruéline prognostication*, comme profession de foi religieuse. Et il triomphe : là c'est bien l'auteur qui parle. Elle se présente comme telle, assurément, et avec de belles « vérités » sur Dieu et le gouvernement du monde, mais aussi, et plus nombreuses, de dilatantes et carabinées calembredaines : et ce bel ensemble, savamment déstructuré, est sommé de cette menace : « D'un cas vous advertis : que si vous ne croyez le tout vous me faictes un mauvais tour, pour lequel icy ou ailleurs vous serez très griefvement punis. » Est-ce clair²⁴ ?

Aussi peut-on se demander gravement, puisqu'il est question de gravité et qu'en effet M. Rabelais excelle à prendre ce ton par définition pataphysique, si M. Febvre lui-même ne serait point par hasard pataphysicien (ce qui amènerait à reconsidérer toute la question), quand on le voit non seulement se référer imperturbablement à la *Pantagruéline prognostication*, mais encore prendre au mot sans apparemment broncher la citation du « Prophète Royal, Psal. V », sur laquelle on trébuche aux premières lignes : « Tu destruyras tous ceulx qui disent mensonges. » Et comme M. Rabelais insiste lourdement : « Ce n'est légier péché que mentir à son escient et abuser le povre monde » ; M. Febvre lui aussi insiste si fort – on voudrait croire exprès – que son insistance (page 286) éclairerait celui qui aurait oublié le soin grave et vétilleux qu'en toutes circonstances M. Rabelais apporte à persuader de sa véracité.

Ou faut-il plutôt penser que la Religion Febvrile condamne l'idée crocodilienne et pataphysique de l'équivalence ?

ÉRASMISME ET HUMANISME

Après ce brillant exercice de reconstitution archéologique du système religieux rabelaisien, M. Febvre s'empresse de satisfaire au rite que vous appelez d'un nom intraduisible en nos langues : « baptême ». Mais selon ces coutumes obscures et bizarres, on ne donne pas un nom aux pensées, mais une épithète. C'est ainsi que notre baptiste repousse « luthérien » et opère avec « érasmien ».

D'après ce que je crois comprendre, cher Provéditeur-Éditeur, après la lecture des livres par vous envoyés, il y a présentement une grande vogue en faveur de M. Érasme chez vos versatiles prêtres de Clio. Tant que ces travaux n'auront pas cessé d'être définitifs, son christianisme ou sa christophilie auront beaucoup de succès, proportion-

24. Aussi clair que le chapitre 27 du *Pantagruel* : M. Febvre (page 266) veut bien citer les vers pieux du Trophée de Pantagruel, mais ne fait allusion au Trophée de Panurge *très exactement symétrique*. Effectivement les vers de Panurge ne concernent pas la pensée religieuse ! Mais est-il prudent de rompre cette symétrie ? J'ajoute : il serait aussi imprudent de songer à une rupture inverse de celle qu'opère M. Febvre.

nellement plus que de son temps même. Je suppose que vous n'attendez pas de moi une étude sur une question aussi anticrocodilienne. Mais je puis me permettre une petite remarque. C'est que ce succès de la *Philosophia Christi* est simplement un effet de l'ignorance : longtemps méconnue et inconnue, la pensée religieuse du « Voltaire humaniste », soudain dévoilée, a produit un effet d'éblouissement : et comme toujours en ces cas-là, on ne jure plus que par elle. M. Febvre trouve même M. Rabelais, ou du moins le « Credo des Géants », assez timoré en comparaison d'elle. Il est facile de prévoir, et votre perspicacité, cher Provéditeur-Éditeur, en observe peut-être déjà les prodromes, qu'une réaction va se produire. On rappellera les autres aspects de M. Érasme.

On pourra même considérer que sa pensée est essentiellement ondoyante et qu'il n'a jamais voulu se poser en docteur comme l'expose brutalement M. Febvre (page 330). C'est là une simple illusion de perspective historique, et combien schématique (un vaincu : M. Érasme ; deux vainqueurs : MM. Luther et Loyola !) [page 330]. Mieux encore : c'est là surtout un fort complexe effet des événements et opinions du temps, qui, corsés par le « *Nemini cedo* », ont poussé peu à peu ce clerc à une hégémonie européenne qu'il n'avait pas souhaitée, et qui d'ailleurs apparut mieux à la postérité qu'à lui-même, plus soucieux de sa liberté et surtout de son loisir, que d'être un chef et pis encore, comme vous dites, un apôtre.

Aussi son « évangélisme » n'est peut-être pas celui qu'on veut bien peindre. Cet esprit aime à tout soupeser, démontrer, exposer. N'est-il pas évident qu'une fois *exposées* les croyances sont bien *exposées* ? Que la meilleure critique qu'on puisse faire pour saper l'autorité de l'Église, son prestige, et peut-être sa doctrine, c'est la lecture de l'Évangile, le rappel des conditions primitives de cette religion, l'éloge des principes de sa morale... L'Évangile est un livre assez subversif, antisocial... violemment anticlérical... et parfois contradictoire, ainsi que l'avait compris M. des Périers.

Mais comme l'écrit M. Febvre : « Gardons-nous de tout simplisme. » Ne faisons pas de M. Érasme un machiavel retors. Ce bâtard grand seigneur des lettres, qui ne s'en laissait pas imposer, jouait avec les idées et ne se pressait point de choisir, ne désirait point choisir. Il pensait que le temps accomplirait son œuvre et se réservait à la sienne.

À plus forte raison, ne faut-il point croire que l'Architriclin de Pantagruel dressait des machines de guerre au moyen d'allusions à l'Évangile. Mais ces allusions qu'on trouve dans les deux premiers livres – celles auxquelles on tient febvriement –, il ne devait point être fâché qu'elles emberlificotassent les Sorbonistes et les Moralistes de la Bibliothèque de Saint-Victor. Aujourd'hui, l'Évangile est seulement pieux ; il avait, alors, retrouvé quelque valeur explosive. Et c'est ainsi que M. Rabelais l'utilise. Il aime tant les pétards. D'ailleurs ces thèmes étaient d'actualité ; il les mettait, sans excès, dans la bouche de ses personnages, comme il leur faisait parler de tout et du reste, de torche-culs et des plaidoiries.

Et, puisqu'il faut en venir là, il leur faisait parler de l'Humanisme ! Mot, avouez-le, curieusement choisi. M. Rabelais, comme s'il m'avait prévu, préférerait dire « la restitution des bonnes lettres ». Voilà qui va de pair avec l'évangélisme et l'érasmeisme. Il paraît qu'il serait abominable de douter un instant que M. Rabelais ne partage pas « les convictions souveraines de l'Humanisme » (comme dit M. Verdun L. Saulnier²⁵). Et pourtant à le lire, on ne peut manquer de soupçonner quelque chose. Les bonnes lettres sans doute l'amuse et le ravissent ; il serait navré d'en être privé ; il redouterait même que les temps incertains pussent amener une telle éventualité, quoiqu'il ne semble plus la croire vraiment possible ; il tient l'imprimerie pour « divine ». Mais il n'a pas pour cela une attitude moins pataphysique vis-à-vis de cet « humanisme » que vis-à-vis de la Sorbonne ou de Picrochole. Prenez la lettre, si souvent célébrée, de Gargantua à son fils : quelle en est la conséquence ? La voici, puisque personne n'ose le dire : Pantagruel « bien records des lettres et admonitions de son père voulut un jour essayer son sçavoir »... et c'est la merveilleuse controverse entre Messeigneurs de Baisecul et de Humevesne, avec la conciliation transcendante qui la termine... Est-ce que les 9764 thèses de Pantagruel sont de l'orthodoxie érasmiennne ? Et ce fameux programme de l'éducation de Gargantua, toujours cité comme un manifeste, ne doit-on pas AUSSI le considérer comme une charge ? M. Rabelais, en remet jusqu'à l'étouffement : vous voulez des « bonnes lettres » ? En voilà et par-dessus la tête. Il voit parfaitement les autres dans leur engouement ; il se voit lui-même. Et il joue. Il cite ; il est docte ; il est pédant ; il est latinisateur comme l'escolier limosin ; mais, lui, il a le droit. Le pataphysicien a tous les droits que les autres n'ont pas : il peut tenir les discours du moraliste ou du cuistre : du moment que c'est lui, cela change tout. De même notre Architriclin : il organise ce banquet des bonnes lettres, et là, comme à la dégustation de tripes, c'est la godaille. Des références, en veux-tu en voilà. Puisque c'est la mode, allons-y. C'est si drôle d'être savant ! Il y va même un peu fort, avec quelque désinvolture vis-à-vis de cette science, de ses pontifes, de ses sources : il pioche dans les compilateurs, les *Antiques leçons* de M. Rhodiginus, les *Annotations* de M. Guillaume Budé, les *Adages* de M. Erasme. Tiens, tiens, le revoilà, celui-là. Érudition de seconde main, qu'importe ? il s'agit d'en jeter plein la vue. D'aboutir à de

25. Dans le dernier *Mercur de France* (n° 1088), M. Verdun L. Saulnier, professeur à la Sorbonne, vient de jeter le masque. Poussons un cri d'allégresse. L'Esmangart de notre siècle s'est révélé. Dans un article sur Rabelais, *Le Festin devant Chaneph*, il renouvelle les plus heureuses prouesses de son grand prédécesseur et, de fil en aiguille, nous démontre que les « quatre horricques pâtés de jambon » dévorés par les bons navigateurs du *Quart livre* (chapitres 43-45) sont une évocation (que mystique !) de la Sainte Cène (érasmiennne, comme de bien entendu). Il est malheureusement (pour la réussite totale) encore un peu timide : « Certes, on tomberait dans l'excès si l'on se mêlait de trop presser le rapprochement. » Ah ! on entend l'imperturbable Alcofribas : mais pressez donc ! Et il remettrait une brassée d'arguments. (Note de Lié.)

scintillants effets et combien pataphysiques, comme cette discussion magnifiquement déplacée en pleine tempête, entre Epistémon et Panurge, sur les testaments faits en mer et où le flamboiement des références s'accélère avec celui des... éclairs ? Que non pas, mais des *psoloentes*, *arges*, *élicies* et autres éjaculations éthérées, dans les *catégides*, *thielles*, *lelapes* et *prestères* !! Ah ! que Monsieur l'Abstracteur (comme alors l'appelle précisément Panurge) aime la restitution des Bonnes Lettres ! Comme il aime surtout à l'utiliser.

On pourrait continuer ainsi. Montrer les savoureux pastiches du style cicéronien (et des idées donc) dans les « concions », le chapitre I du *Tiers*, l'éloge du Pantagruéliion, etc., etc. On ne dira point que M. Rabelais ne faisait pas exprès d'écrire ainsi – alors qu'il savait écrire tout autrement. Mais qu'on se garde de croire à une satire ; c'est beaucoup moins simpliste. M. Rabelais est et n'est pas avec ses « humanistes ». Il se raille de l'érudition et l'aime énormément. Trop. Mais il veut ce « trop ». Il s'en goberge. Et il y ajoute de « déplorables » plaisanteries (à entendre au second degré), dans les prologues du *Tiers* comme du *Quart*, et ailleurs, afin de rendre l'ensemble bien inadmissible, bien inqualifiable, bien supercoquelicantiqué et matagrabolisé... Songeons que même un doyen de Faculté, c'est-à-dire un être assez enfoncé dans les superstitions de vos lagunes, M. Stapfer, a été amené à douter s'il s'agissait de pédantisme ou de satire. Réflexion méritoire, quoique encore beaucoup trop élémentaire. Ni pédantisme, ni satire. Mais ornement. Comme ces richesses excessives que M. Rabelais aime à entasser sur le costume de ses personnages ou dans ses palais. Richesse d'imagination. Comme cette énorme masse de jambons, cervelas et boutargues, avec 2000 angelots que Pantagruel fait jeter dans les naufs des béats Pères concilipètes, pour les âmes des trépassés. C'est de la piété, cela, ou je n'y connais rien. Mais précisément un vieux crocodile victorien n'y connaît rien.

Et la piété vis-à-vis de la Sainte Antiquité et de ses plus célèbres « autorités » ? Quand autour du monstrueux Ouy-Dire, on découvre ceux qui grâce à lui devenoient clercs et sçavants en peu d'heures et parloient de choses prodigieuses élégamment et par bonne mémoire pour la centième partie desquelles sçavoir ne suffirait la vie de l'homme : ce sont (et M. Rabelais précise : « à mon advis ») : Hérodote, Plin, Mela, Strabon, etc. Les modernes qui leur tiennent compagnie, Marco Polo, Pie II, Jacques Cartier, etc., ne sont pas tous nommés ; il y en a qui sont cachés, nous dit-on, derrière une tapisserie, « en tapinois escripvant de belles besongnes ». Conjecturerons-nous qu'il s'agit là de Fiches ?

M. Rabelais aurait ainsi prévu le xx^e siècle et les horribles mystères de sa Religion. Il serait infiniment plus en avance sur son temps que M. Febvre sur le sien. Et peut-être, même, en avance sur tous nos contemporains qui pratiquent la Religion de cet éminent historien des idées.